

Hautes erres

France Mongeau

Numéro 90, été 2001

L'invitation au voyage

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14634ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mongeau, F. (2001). Hautes erres. *Moebius*, (90), 117–119.

FRANCE MONGEAU

Hautes erres

Quand j'étais enfant abandonnée, chaque arbre portait un nom. Chacun formant une ombre cachette.

Nous y rassemblions nos trésors: des bois nouveaux du bout du monde, des outils compliqués, des matières rugueuses porteuses d'or et d'aube. Accroupis l'un et l'une auprès de l'autre, hanche contre hanche.

Dans cette mesure de l'errance se logeaient les plus belles histoires et mon refus de désespérer.

Avec eux, toutes traces rompues, toutes traces effacées au-delà de ma tristesse inutile. Je rejoignais quelque ancêtre.

Nous étions vent debout grondant, femme-émue et homme-chanté dans le milieu des eaux. Nous fabriquions figure de proue, les corps tendus comme cordes tendues. Les autres vents de la quête, d'est en ouest jumeaux, nous portaient dans les heures hurlantes des brises.

J'étais saison d'eau douce.

*

Quand j'étais enfant errant, battant longues enjambées, mi-fuite mi-conquête, j'habitais le feuilleté de l'immédiat.

Nous étions vagues chantant comme hautbois levé des cavernes. Vagues debout comme femme-poisson et homme-répété au tendre de nos plaines, nous repoussant dans les labeurs du jour.

La clameur incessante des colères s'accrochant au décompte des heures jours semaines siècles était toujours aveugle, toujours était sourde à la vitalité de l'instant.

Dormant l'un et l'une étrangers à l'autre, tête aimée contre tête aimée, nous tissions des montagnes, le bronze de nos armes préparé.

Et je chantais ma pudeur ou ma joie arrachées par mes poings fermés à notre pauvre tumulte.

*

Quand j'étais enfant désespérée, la puissance de mes bras à porter le bois des outils vous étonnait. J'étais homme clandestin et frontières.

Les feux tremblés des phares, feux debout me trompant, nous offraient le soleil et les nuits. La limaille des terres et des roches, ramassée, entassée, conservée par nos mains habiles, foisonnait de mica et d'eau forte.

J'étais encore l'exil, et colère et désordre.

Ainsi je fabriquais des saisons étrangères aux sels et aux fruits farineux. Mes yeux fascinés par les herbes hautes devenues forêts et villes d'étoffes claires.

Les couleurs choisies dans le pourpre de nos veines traversaient la terre folle, cherchant la lumière, sa rondeur, ses excès. Les couleurs choisies dans les pourpres de nos veines, minérales et moussues, racontaient des histoires.

*

Quand j'étais enfant meurtrie, l'aigle blanc dans le vif argent de mes somnolences était l'exil espéré et l'idée de regard et de reconnaissance.

La terre, debout tremblante comme un arbre lisière, nous dénudait, femme-clameur et homme-aimé au milieu du sommeil, écoutant la langue de nos chants dans l'aveu du petit jour.

Chaque voyage amoureux devenait un présent, une autre nuance fine, pâle souffle dans mes après-midi.

Nous sculptions des forêts au plus sombre de nos mains, fouillant les entrailles de la terre, son odeur d'errance et de siècles, son souffle poreux, friable. Nous approchions des harmonies et des tambours de sa voix, comme font déjà les roses des sables et les roses des vents.

J'étais pierre forage.

*

Quand j'étais enfant vigile, j'habitais les hautes erres.
Ces traces anciennes effacées par la lourdeur de vos pas,
mais impossibles à fuir. Je pouvais être eau folle et beauté.

*Les feux, dans les langues de mon ordre, deviennent
maisons et labours, papiers et marches, temples, racines, souches
ferreuses.*

Et les arbres auprès de moi ont mille ans, ils font
de l'ombre, une lumière de vent du large au bout des
branches. Les arbres auprès de moi respirent, tanguent,
clament haut leur désir.